Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 26 (1994)

Vorwort: Avant-propos

Autor: Pot, Olivier

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AVANT-PROPOS

Fallait-il encore parler de la mélancolie? Du trop célèbre «Problème» d'Aristote au «Deuil et mélancolie» de Freud en passant par l'étrange encyclopédie baroque qu'est l'*Anatomy of Melancholy* de l'Anglais Robert Burton, les reflets moirés et inquiétants de l'atrabile n'ont-ils pas déjà que trop assombri les rêveries et les spéculations tant des philosophes, des médecins que des poètes et des «scholars»?

On aurait pu croire dès lors que le discours mélancolique avait épuisé tout son capital de curiosité. Or étrangement c'est l'inverse qui semble bien se produire: la décennie écoulée a connu en effet un renouvellement original des études consacrées à «l'humeur noire», et il nous suffira d'évoquer dans le désordre les travaux de Giorgio Agamben, de Maxime Préaud, de Julia Kristeva, de Marie-Claude Lambotte (qui nous a fait l'honneur de participer à ce numéro), de Jackie Pigeaud, et de bien d'autres encore. Et si à la vérité la passion «mélancolique» tend quelquefois à prendre les allures d'une monomanie partagée par un cercle restreint et relativement fermé de spécialistes inconditionnels qui lui consacrent l'essentiel de leurs recherches, des parutions récentes de la revue *Le Débat* (n° 29, mars 1984) ou encore du *Magazine littéraire* (n° 244, juillet-août 1987) révèlent aussi comment, dans les faits, le mystère d'une instance qui se donne tantôt comme une marque du génie tantôt comme une forme de la folie, et qui parvient à conjoindre en elle exaltation et dépression, suscite une fascination diffuse et commune qui néanmoins n'émousse en rien son acuité. Serait-ce que — symptôme d'une époque — le discours mélancolique, «en se refermant sur lui-même et en désignant en quelque sorte un trou — le trou hémorragique de Freud — dont il figurerait les bords» (Lambotte), substituerait à une origine sur laquelle il a résolu à ses risques de se taire et qu'il choisit obstinément de rendre indiscernable, l'espace plus fragile et mouvant de la *limite* ou de la *frontière*?

Un autre signe du retour de la «mélancolie» serait à cet égard la mise à la disposition du public de langue française du célèbre ouvrage de R. Klibansky, E. Panofsky et F. Saxl, enfin traduit de l'anglais avec beaucoup de retard par les Editions Gallimard en 1989. Car le *Saturne et la Mélancolie* n'a pas seulement marqué à son époque l'acte de naissance de la science iconographique moderne: cette somme d'érudition, de perspicacité et de méthode constitue en même temps ce qui sans doute apparaîtra rétrospectivement comme l'une des aventures les plus cohérentes et conséquentes de l'histoire intellectuelle du XXe siècle. Le sous-titre significatif donné à cet ouvrage: «Etudes historiques et philosophiques: Nature, Religion, Médecine et Art» n'indique-t-il pas assez explicitement que l'enquête sur les formes artistiques déborde désormais largement son cadre initial pour glisser vers l'élaboration d'une anthropologie généralisée? Certes, le concept englobant de mélancolie n'a-t-il jamais à vrai dire cessé, aussi loin que l'on remonte dans sa genèse, d'apparaître comme le laboratoire privilégié où se sont élaborées de nouvelles méthodes, où se sont affrontées et rencontrées, comme à un carrefour virtuel, des disciplines diverses et multiples parmi lesquelles se comptent — dans l'entrecroisement de leurs évolutions respectives — psychologie, psychiatrie, sociologie, histoire de l'art ou de la littérature, sciences naturelles ou morales, voire astrologie et alchimie. Mais ce qu'il faut retenir toutefois comme le plus original dans les inflexions fortes du *Saturn and Melancholy*, c'est à coup sûr la consécration d'une approche globale, sérieuse et systématique des sciences humaines — et pourquoi pas du savoir en général? —, dans la mesure où la complexité de la mélancolie, par sa nature à la fois matérielle et spirituelle, appelle à la prise en compte de la réalité des univers de croyance et de l'efficacité des représentations intellectuelles comme participant tous et toutes d'une phénoménalité du monde dans son ensemble. On ne saurait assez souligner de ce point de vue l'innovation que l'ouvrage introduit dans la réflexion méthodologique contemporaine. La démarche des auteurs se veut bien sûr consciemment en rupture avec le positivisme du XIXe siècle, déniant plus particulièrement — à la suite de Husserl, Cassirer, Brunschvicg, Koyré — l'idée comtienne du «progrès» de la science. Mais elle ne s'oppose pas

moins à l'histoire épistémologique des sciences telle qu'elle s'est constituée d'Auguste Comte à Bachelard en passant par H. Berr, P. Tannery, P. Duhem et P. Rey. (Successeur de Rey, Bachelard suivi par G. Ganguilhem s'obstinait en effet à conserver, notons-le, les valeurs rationnelles et historiques de la vision comtienne de la science. Quant à P. Duhem, *Le Système du monde. Les doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*, 1913-1959, son refus du positivisme ne l'empêchait pas de cantonner l'histoire des sciences à l'évolution de leur logique interne en donnant la priorité à la théorie, à sa fonction descriptive et classificatrice par rapport aux phénomènes, suivi en cela par A. Koyré lequel répugnera néanmoins à épouser la notion duhémienne de «continuité» — qui par exemple permettait de faire des savants du XVIe siècle des précurseurs de leurs homologues modernes.)

Ni positiviste ni épistémologique dans l'acception purement scientifique ou logicienne du terme, l'enquête du *Saturn and Melancholy* inaugurerait donc une véritable phénoménologie du savoir située à l'intersection des sciences dites exactes et des sciences humaines, ne serait-ce que parce qu'elle n'hésite pas par exemple à annexer à son champ d'étude des faits de culture aussi délicats à évaluer que les spéculations métaphysiques ou religieuses (comme chez A. D. Lovejoy et L. Thorndike chez qui science et religion se trouvent liées) et qui précédemment semblaient devoir être exclus en bonne méthode du savoir objectif. Même si l'iconographie a finalement décidé d'expulser de son corpus — surtout dans les travaux postérieurs de Panofsky — les doctrines hermétiques que l'on trouve encore prises en compte chez le fondateur de la discipline (Aby Warburg avait inauguré sa méthode en l'appliquant aux fresques insolites du Palais Schifanoia), il n'en reste pas moins que la connexion originelle du *Saturne et la Mélancolie* avec les données astrologiques et ésotériques indique que les *formes* réputées les plus classiques et les plus innocentes en apparence étaient susceptibles de relever — comme l'avait pressenti Nietzsche à la suite de l'historien Jacob Burckhardt, son confrère à l'Université de Bâle et dont les cours sur l'individualisme de la Renaissance l'aideront à élaborer le concept de «volonté de puissance» — d'une *force* presque magique et primitive qui traverse et polarise tout le champ culturel, d'une

«inquiétante étrangeté» dont les Surréalistes banaliseront parfois naïvement l'effet de fascination mais que Walter Benjamin transférera par la suite — avec des méthodes plus philologiques et philosophiques — au caractère *Unheimlich* que l'endeuillement mélancolique du *Trauerspiel* confère à l'allégorie baroque. En tout état de cause, la configuration dessinée par la mélancolie remplirait le rôle de ce que Panofsky aurait pu nommer, en s'inspirant de Cassirer, une *forme symbolique*: n'aurions-nous pas affaire en l'occurrence à un véritable opérateur culturel qui permettrait d'interroger à la fois un invariant anthropologique et les variations historiques du savoir qu'il constitue? On ne saurait manquer autrement de s'étonner que les modes d'expression de la mélancolie réussissent à conserver une actualité aussi prégnante en dépit des transformations et des adaptations que lui font subir les vicissitudes de l'histoire: ainsi on sent bien qu'entre l'affirmation récente de Freud à propos de la mélancolie («L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi») et la phrase ancienne du poète Ménandre («La bile noire lui est tombée dessus, ou quelque chose comme ça») passe comme un air de parenté inexplicable qui postule comme une expérience première ou une phénoménologie de la «chute». C'est sans doute ce contenu à la fois expérimental et culturel que R. Klibansky, le survivant de la monumentale entreprise du *Saturne et la Mélancolie*, tentait de formuler intuitivement en pronostiquant dans l'Avant-propos de 1989 signé un quart de siècle après la première édition l'intérêt persistant pour la mélancolie: «Le thème de la mélancolie suscite un intérêt continu qui, loin de s'affaiblir, devient de plus en plus vif. La cause n'en serait-elle pas que le sujet abordé, au-delà de sa valeur historique, touche des problèmes auxquels l'homme de nos jours est particulièrement sensible?» Quelle que soit la réponse que chacun apportera à cette question, la mélancolie n'en demeure pas moins un objet curieux à l'intérieur du champ définitionnel du savoir: relevant de sciences objectives puisque son existence ressortit aussi bien par exemple à l'histoire factuelle ou à la *praxis* médicale, elle marque en même temps l'implication forte — affective, culturelle voire existentielle ou métaphysique — du sujet dans la constitution de son propre savoir sur le monde. Avec la mélancolie, le savoir de l'objet n'est plus dissociable du sujet de ce savoir, et surtout

du «désir» qui motive son savoir: il deviendrait alors urgent de revaloriser cette notion à l'intersection des différentes disciplines, si tant il est vrai qu'elle pourrait proposer le modèle d'une nouvelle démarche heuristique où la réception jouerait, dans une approche phénoménologique, autant au plan des formes culturelles et sociales qu'au plan de l'intentionnalité et de la subjectivité qui non seulement les perçoivent mais les forcent à exister.

Est-il vraiment nécessaire d'ajouter que le présent numéro de *Versants* ne prétend en aucune manière s'élever à la hauteur des enjeux méthodologiques que posent, avec leur érudition et leur savoir-faire, les auteurs du *Saturne et la Mélancolie*? Plus humble dans ses objectifs et ses moyens, le projet a été inspiré par une circonstance tout à fait particulière: à la fin de 1993, l'Institut Louis Jeantet d'Histoire de la médecine — institut rattaché à l'Université de Genève — a invité Jean Starobinski à donner une série de conférences sur le thème de la «mélancolie». La diversité des thèmes abordés par l'orateur (signalons en vrac: la relation établie entre l'humeur satirique et l'humeur noire, la description de la figure tragique du «Prince mélancolique» ou l'histoire du concept de nostalgie) a convaincu nombre d'auditeurs que la mélancolie était encore loin d'avoir livré tous ses secrets. En empruntant des chemins de traverse qui ne sembleront pas toujours converger (mais la mélancolie n'est-elle pas un «nulle part» où personne ne saurait espérer aboutir?), cette contribution de *Versants* ne fait en somme qu'exprimer l'impatience de voir un jour paraître le grand livre sur la «mélancolie» que Jean Starobinski a promis depuis longtemps de livrer au public. Au reste, aussi «éclatées» que puissent être, à l'instar du désordre mélancolique, les diverses réflexions et approches qui composent ce numéro, elles n'en fournissent pas moins, croyons-nous, quelques points de repère et d'orientation utiles.

Ainsi Brenno Boccadoro, qui a consacré sa thèse de musicologie à la philosophie musicale de la Renaissance, inaugure sans doute ici la première étude conséquente concernant la caractériologie musicale des affects mélancoliques. En prenant au sérieux les théories relatives à l'éthos musical telles

qu'elles se transmettent fidèlement de l'Antiquité à l'Age baroque, sa recherche montre comment s'est instaurée assez naturellement une analogie entre la notion d'équilibre humoral et celle d'harmonie musicale, le concept de «tempérament» se révélant simultanément opérationnel sur des plans en apparence pour nous aussi distincts et éloignés que la musique et la médecine. Mais il ne s'agit pas en l'espèce que de pures spéculations: la philosophie des affects mélancoliques s'avère en réalité conditionner la pratique même de la musique au moins jusqu'au XVIIIe siècle. Que de nombreux auteurs — et non des moindres — aient jugé devoir recourir dans leurs compositions au modèle traditionnel de l'éthos humoral, prouve si besoin est que la «clé mélancolique» peut nous introduire à une écoute renouvelée et concrète de la musique ancienne.

En examinant avec soin et précision les traités de poétique qui se sont multipliés dans l'Europe cosmopolite de la Renaissance, Teresa Chevrolet, qui se prépare à soutenir une thèse sur la représentation fictionnelle des doctrines littéraires, montre à quel point le mystère de l'inspiration ou de la «fureur» se trouve être fortement problématisé à l'époque dans l'espace ambigu et oscillatoire qui distingue la mélancolie *noire* et la mélancolie *blanche*. C'est en somme à travers la modalité et le modèle de la physiologie humorale que parvient à se mettre en place un système discriminatoire complexe qui vise à lier la fureur et le travail, l'inspiration et l'art. Comme dans le cas des théories musicales évoquées ci-dessus, l'intérêt de la recherche de T. Chevrolet est de mettre au jour cette identité de nature — dont nous avons perdu la familiarité — entre les théories médicales et la théorisation poétique.

Forme de la *médiation* qui remet au travail la notion de «juste milieu aristotélicien», la mélancolie peut à l'occasion servir d'«interprétant» pour une période large qui coïnciderait avec l'apparition de la modernité aux alentours de la Renaissance. A cet égard, Olivier Pot tente de dégager le modèle culturel d'une «crise mélancolique» qui, intervenant au milieu de la vie pour cliver le sujet fictif de l'auteur sur ses deux versants de jouissance et de renoncement, permet le passage de la nature à la culture, de la passion à sa régulation et à son investissement productif dans l'œuvre littéraire.

Chacun le sait: la mélancolie a partie liée avec le narcissisme. Pour suivre à la trace cette association à l'intérieur des textes littéraires, il fallait pourtant une connaissance inégalée de la poésie de la Renaissance maniériste que seule possédait Gisèle Mathieu-Castellani (*Les Thèmes amoureux dans la poésie française 1570-1600*, Paris, Klincksieck, 1975; *Eros baroque*, Paris, U.G.E., «10/18», 1979; *Mythes de l'Eros baroque*, Paris, PUF, 1981). De Scève (qui a oublié la superbe formule de la *Délie*: «Plongé au Styx de la mélancolie»?) jusqu'à Tristan L'Hermite en passant par Ronsard, Du Perron ou La Roque, G. Mathieu-Castellani explore et exploite la configuration de l'humeur comme une passerelle interprétative reliant le mythe de Narcisse et le maniérisme, la mélancolie de l'objet perdu déterminant en tout état de cause un choix particulier d'éros (la critique insiste sur la distinction: l'éros maniériste, et non l'éros baroque) auquel ressortit bien sûr une esthétique tout aussi particulière.

Connue par des recherches adoptant des points de vue aussi bien esthétiques ou iconographiques (*Esthétique de la mélancolie*, Paris, Aubier, 1984) que cliniques (*Le Discours mélancolique. De la phénoménologie à la métapsychologie*, Paris, Anthropos, 1993), Marie-Claude Lambotte, qui est psychanalyste et professeur de psychopathologie à l'Université Paris Nord, développe, à la frontière de la phénoménologie et de la pratique analytique, des concepts théoriques originaux et féconds. Ainsi l'expérience qu'induit «le temps suspendu de la catastrophe» rend compte de la logique propre au sujet mélancolique laquelle se formule dans un «*J'ai toujours été comme ça*, sous-entendu: *et ça ne peut que continuer comme ça*». De nature temporelle, cet arrêt sur image du mélancolique peut aussi se ressaisir à travers un dispositif topographique, celui «d'un espace blanc, délimité par un cadre rigide dont la fonction pernicieuse serait de faire croire qu'il cache derrière lui la chose essentielle». Aussi bien à travers cette notion de «cadre» (notion qui convoque au passage l'expérience de la peinture hollandaise), M.-C. Lambotte parvient-elle à redéfinir avec plus de clarté «le temps indéfini de l'anesthésie psychique» qui, à la différence de ce qui se passe chez le sujet dépressif, constitue en propre le sujet mélancolique.

Bien que le topos de la mélancolie ait contribué à construire plusieurs scénarios poétiques ou romanesques (on songe à la

nouvelle exemplaire de «l'écolier de verre» dont le canevas a vraisemblablement été inspiré à Cervantès par la lecture du *De Proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais), aucun ouvrage d'ensemble n'a paradoxalement été consacré à la mélancolie dans la littérature espagnole. Fragment d'une étude plus vaste que l'auteur entend entreprendre, le «lucidario de melancolías» de Francisco de B. Marcos Alvarez (qui enseigne à l'Université de Genève) prétend remédier à un tel état de choses en prenant pour la circonstance comme objet d'étude la *Diane* de Montemayor. Corrigeant l'hypothèse de Marcel Bataillon qui voulait voir dans la propension à la mélancolie qu'inaugure cette œuvre pour l'Espagne la traduction d'une situation de déréliction propre aux Juifs *conversos* ou marranes, Marcos Alvarez invoque de préférence la tradition littéraire portugaise qui sert de relais dans la diffusion du néo-platonisme et du pétrarquisme, hypothèse que des préjugés nationalistes empêchaient — comme le prouve l'exemple de Menéndez Pelayo, le «Gaston Paris» de l'Espagne — de prendre jusqu'à ce jour sérieusement en considération.

Si la mélancolie qui caractérise l'œuvre de Montemayor s'explique par d'autres raisons que par le déracinement de l'exil, il y a cependant des manifestations littéraires qui, ailleurs, relèvent explicitement de la nostalgie. Enseignant la littérature rhéto-romanche à l'Université de Genève, Clau Solèr a attiré à cet égard notre attention sur l'existence d'une littérature particulière au milieu des émigrés grisons ou «Randulins» et qui développe au XIXe siècle — sur le fond d'une longue tradition inaugurée par Rousseau et le préromantisme — une véritable «culture de la mélancolie». Nous ne pouvions manquer d'évoquer ici ce «cas clinique» d'une mélancolie sociologique saisie sur le vif et pour ainsi dire sur le terrain.

Terminer sur «l'ouverture mélancolique» n'a rien d'un artifice oratoire de présentation. C'est surtout admettre avec Antoine Raybaud qu'à partir du XIXe siècle la mélancolie des poètes échappe aux directeurs de conscience (qui sont aussi les médecins) pour se définir en termes d'*expansion* et de *force*. Dans l'ouverture de la scène mélancolique, l'autre s'illumine «dans l'infini durable de la perte, au contraire de la précarité secouée du présent»; mais au surplus, loin d'être une présence sacralisée, il s'agit d'une présence interrogée où le *tu* de la

mélancolie happe le *je* et le met à l'épreuve des questions. En somme, l'horizon qui pouvait apparaître comme la fermeture irrémédiable du sujet mélancolique replié sur lui-même s'avère devenir en définitive la promesse d'une ouverture sur la figure de l'Autre.

C'est ce qui pourrait arriver de mieux, souhaitons-le, au présent numéro consacré à la mélancolie.

O. P.